

HOAG

un témoignage du futur

Patrice Van Den Reysen

TOME 2

Chapitre IV

La place de l'univers

Urbapsycho était devenue la plus puissante firme de la ville. Impénétrable et forte d'une expérience et d'un savoir multiséculaires, elle était contrôlée par Ah Puch et dirigée par Jarel. Elle inspirait la terreur auprès de la population et y compris de certains membres de l'oligarchie. L'on ne s'arrêtait pas devant Urbapsycho, on en sortait pour accomplir l'œuvre de mort du régime ou bien on y entraît pour s'y retrouver interné ou assassiné, car elle aussi disposait de ses propres geôles, et les habitants, souvent obligés de passer alentour, baissaient systématiquement la tête en activant le pas à cause de leur crainte de se voir subitement happés par le monstre tapi sur le béton. La place de l'univers ainsi nommée fut l'aboutissement du principal projet d'Urbapsycho conçu des siècles auparavant. Le Havre de paix ovale et verdoyant d'autrefois qui occupait le centre de Hoag fut donc éradiqué méthodiquement, et un inimaginable labyrinthe de couloirs et de salles aux fonctions diverses fut creusé et aménagé dans le plus grand secret dans ses sous-sols avec tout ce que requiert la volonté d'une tyrannie : cellules, lieux d'interrogatoire, salles de torture, salles d'exécution, bureaux administratifs, blocs médicaux, instruments de communication et d'espionnage, archives,

incinérateurs, et aires de restauration et de repos pour les tortionnaires.

L'attirante et riche bibliothèque qui jadis jouxtait la place fut transformée comme de nombreux autres bâtiments en un lieu dédié à la Sûreté de l'État. Tous les ouvrages qu'elle contenait furent placés sous séquestre ou distribués à des membres de l'oligarchie, mais certains disparurent de façon inexplicable. L'on y travaillait nuit et jour sans discontinuer et ses agents triés sur le volet, soumis quotidiennement à l'injection de drogues et psychotropes divers, bien que dépositaires des pires instruments de l'oppression, ne semblaient conserver que la conscience aiguë qu'eux aussi pouvaient rejoindre à chaque instant l'enfer des gens ordinaires.

La place de l'univers était si immense que les yeux d'êtres humains harassés n'en cherchaient plus les limites. Un infini avec le sol entièrement recouvert de marbre blanc. Une vaste forme ovale encerclée de buildings dont la froideur et la monotonie du style surgissaient en s'accroissant et en se multipliant vers la périphérie. Mais ce lieu était aussi dominé par les buildings high tech et somptueux de l'oligarchie, s'élevant au plus haut dans le ciel comme les symboles de la puissance surhumaine et écrasante des maîtres de la ville. Plus l'on s'éloignait de la place et plus les édifices gagnaient en hauteur, ceux des oligarques culminant à plus de deux mille mètres et dont l'architecture contrastait nettement avec le style minimaliste ou vétuste des autres constructions. Centre de gravité de Hoag, la place de l'Univers participait d'une organisation panoptique de la cité, mais ses concepteurs crurent en dissimuler le sens grâce à son

gigantisme et à la parfaite intégration de ses organes d'observation ou d'espionnage.

Traverser la place à pied dans sa portion la plus large nécessitait une bonne demi-journée pour un individu en pleine possession de ses moyens. Dans le sens de la longueur, elle s'étendait sur plusieurs kilomètres en finissant d'un côté par une vaste étendue désertique, et à l'opposé par une route menant vers une région forestière. Des vaisseaux aux lignes lugubres la survolaient sans discontinuer, transportant des ouvriers, des cadres, des personnes à incarcérer ou des cadavres à emmener aux incinérateurs, pour la plupart situés à la périphérie de Hoag. Pour la classe ouvrière de la ville et de nombreux cadres administratifs de second rang, le périple était inévitable à cause des multiples convocations dont chacun était l'objet, soit vers les bureaux de la Sûreté de l'État, ou chez un psychiatre, ou pire dans un centre de rééducation. Ceux qui possédaient un vaisseau personnel regardaient d'en haut le calvaire subi par les autres avec un sentiment de sécurité mêlé de la crainte qu'un jour des circonstances imprévues feraient d'eux des rampants comme ceux d'en bas. Ils ressentaient aussi de la répulsion à constater d'un point de vue distancié la triste condition de plus pauvres qu'eux, mais refoulaient aussitôt tout sentiment de pitié en pensant que leurs propres vies étaient suffisamment hasardeuses pour avoir à se préoccuper de celles dont on imaginait pourtant sans difficulté l'imminence de plus grands malheurs. Les transports en commun étaient d'un coût élevé et chacun devait calculer en fonction de son salaire et de son degré de fatigue causé par un labeur quotidien harassant jusqu'où il poursuivrait sa marche pour atteindre l'autre côté de la ville ou un relais lui permettant

d'embarquer dans un de ces vaisseaux aussi repoussants que d'énormes cafards volants ceinturés par des vitres donnant l'impression de grands yeux avides et menaçants. Tous les jours des individus de tous âges trouvaient la mort, Place de l'Univers, en tentant de rejoindre l'autre extrémité en marchant. Dans leurs regards et leurs bras ballants, l'on percevait dès leurs premiers pas leur degré d'anéantissement intérieur. Ils étaient fréquemment capturés par des agents de la Sûreté, ou cherchant un salut dans la fuite, finissaient par s'effondrer vidés de toute énergie comme si l'on eût subitement ôté leurs corps de leurs vêtements. Enfin, des vaisseaux surgissaient équipés de longs bras robotisés jaillissant de leurs ventres pour les y entasser. La nuit tombée, dans les interstices formés par la séparation des dalles, un passant qui se serait mis à genoux aurait pu apercevoir d'un bon œil des scintillements réguliers et minuscules, témoins de la technologie de surveillance de sa fréquentation. Tantôt bondé, tantôt déserté, ce lieu de transition pour une aventure longue et risquée que d'étranges marins sans bateau arpentaient en titubant sous l'effet de la réverbération du soleil ou sous la clarté de la Lune, n'était jamais en repos et consommait encore quelques victimes de tentatives d'évasion des centres de rééducation ou de la Sûreté. Mais ces aventuriers, momifiés vivants et se tenant debout comme par miracle avaient plutôt l'air de tous divaguer sans véritable but autre que la fuite d'eux-mêmes ou de Hoag tant ils étaient écrasés dans leurs propres vies par le vampirique besoin d'emprise de leurs geôliers de l'âme. Ils subissaient un insupportable calvaire où se déroulait un combat sans fin dans une pomme de discorde bloquée dans la gorge de chacun, entre la mélancolie, la dépression et

l'abattement, contre la terreur et une insoutenable et permanente frustration ; toute cette matière étant encore empoisonnée par une opiniâtreté obsessionnelle dans la suspicion.

Aucun individu n'envisageait une résolution de son conflit intérieur. Le mal-être le plus profond de la population était au contraire la préoccupation des tyrans : tout faire pour l'entretenir en faisant en sorte que chaque situation de la vie courante soit un terrain propice à sa diversification. En traversant à pied la place de l'Univers, les gens rumaient les pensées les plus mauvaises contre eux ou contre ceux qu'ils croisaient au cours du périple imposé dont la longueur éprouvait encore les nerfs jusqu'à l'épuisement et annihilait l'envie de se révolter... En les observant du haut de leurs buildings avec de puissantes jumelles, les oligarques se redressaient avec fierté et orgueil, les uns les mains derrière le dos, les autres sur les hanches, d'autres encore fumant un cigare ou buvant un alcool, ou bien enchaînant des postures condescendantes et ironiques tout en plaisantant sur le sort des infortunés citoyens au cours de discussions enjouées avec leurs compagnes, lors desquelles ils songeaient déjà aux prochains sévices qu'ils allaient leur infliger. Cet endroit inspirait le calme imperturbable de la mort. Et il évoquait aussi la puissance phénoménale d'un système d'oppression absolument sans pitié pour ses citoyens. Il symbolisait un désert de l'Humanité. Ici, l'humain est vaincu pour toujours. Ici, le pouvoir a raison de l'Humain et l'écrase par ce ciel qui pèse si nu et si lourd sous le soleil sur la blancheur du marbre et par ce sol qui semble remonter toujours pour écraser encore l'humain vers le ciel. Aucune échappatoire pour personne en ce lieu, où l'ouverture infinie participe de

façon si étrange au verrouillage impitoyable de la liberté. La couleur blanche, intenable et aveuglante sous le soleil ou même sous un ciel un peu nuageux motivait sans aucun doute les passants à détourner le regard, ou pire, à penser que quelque chose d'immaculé, de juste et de nécessaire était l'aura de cet endroit, loin de tout indice de l'immonde, de l'inique et de faits les plus horribles. C'était comme un immense voile opaque qui étouffait les bruits des pas et ne laissait rien remonter du dessous en dissimulant aux sens un autre enfer qui se déroulait dans ses sous-sols... La place de l'Univers trahissait donc par sa statue l'absurde et gigantesque paradoxe mensonger de la tyrannie de Hoag. Contre les vœux de ses concepteurs qui la souhaitèrent si grandiose qu'elle en rendrait insoupçonnables les véritables mobiles du pouvoir, sa grotesque incongruité exaltait au contraire de manière perverse le totalitarisme sans aucune concession pour toute mesure à l'échelle humaine de ceux qui n'avaient d'autre motif réel que de démontrer avec un orgueil ostentatoire leur envie de ne laisser aucune chance à l'individu. Enfin, en ayant tellement voulu suggérer par sa blancheur une inattaquable probité morale qui s'étalerait à perte de vue, les oligarques qui en avaient ordonné la construction manifestèrent sans s'en douter que le respect de toute morale qui soit favorable à l'être humain n'était ici qu'une funeste imposture. La place de l'Univers, toute blanche, était en réalité conforme à un vaste établi de boucher avec ses créatures monstrueuses grouillantes dans ses coulisses souterraines, et au travail comme des équarrisseurs de la vie humaine, mais demeurait d'une propreté chirurgicale du dehors comme pour être mieux préparée à l'offrande des flots de sang qui allaient bien plus

tard y être déversés. Jamais l'être humain ne connut de symbole plus écrasant de l'iniquité du pouvoir. À Hoag, le totalitarisme avait atteint un summum pour ses dirigeants. Tout y était conçu pour écraser l'individu, depuis son for intérieur qui ne devait plus se réfugier dans le moindre secret, et jusque dans toutes les traces de désespoir ou taches de sang laissées au gré de chaque instant de l'existence...

*

Après une brève entrevue avec ses disciples, Ah Puch se retira. Les autres se regroupèrent autour de Tyr et Inti et prirent place dans leurs fauteuils. Lorsque la porte se referma derrière Ah Puch, certains ne purent s'empêcher de soupirer de soulagement, relâchant d'un coup la pression que leur imposait le « Tout » pour profiter d'une trêve dans le pesant climat de terreur que celui-ci faisait régner.

Aussitôt des enfants pénétrèrent dans le vaste salon pour leur servir des boissons, des drogues diverses et des cigares sur des plateaux d'argent ornés de rubis. Yérul, qui était l'un des plus vieux disciples, regarda l'un d'eux qui ne devait avoir pas plus de dix ans :

— Dis donc, mais tu es mignon toi ! Et j'aime les gens vêtus avec goût. Viens voir un peu ici, que j'examine ce que tu nous apportes, petit, allons viens, n'aie pas peur, et je...

Tyr lui coupa la parole, et sur un ton ferme et cassant :

— Laisse cet enfant tranquille. Prends ce que tu veux, mais laisse-le tranquille.

Yérul d'un ton vexé et très étonné :

— Quoi ? Mais qui tu es toi ? Le second ? Je m'en fiche, tiens ! Et je ne suis pas sûr qu'Ah Puch apprécierait que...

— Moi je te dis de le laisser tranquille, pauvre pourriture, être abject que tu es... Si tu touches à ce pauvre gosse, tu auras affaire à moi, tu as compris ?

Yérul connaissait bien Tyr. Il savait ce dont il était capable lorsqu'il donnait libre cours à sa colère. Bien qu'il fût plus âgé que lui, il se tut aussitôt, et ne demanda rien à l'enfant. Mais il se leva pour se diriger vers la porte de sortie de l'appartement.

Tyr pensant qu'il ferait part de l'incident à Ah Puch :

— Je sais à quoi tu songes, Yérul, mais moi, je te conseille de ne même pas essayer. Nous avons déjà discuté de ton cas avec Ah Puch. Mis à part un niveau de débauche et de perversion qui me donne envie de vomir et que certes Ah Puch ne te reproche pas, tu ne fais rien pour nous. Absolument rien. Tu te contentes de prendre le maximum d'argent et de plaisir. Enfin, ce que tu appelles, toi, du plaisir... Un seul mot d'Ah Puch, et je me charge de t'exécuter de mes propres mains. Maintenant hors de ma vue, pourriture !

Personne n'osa dire un mot. Tous les autres firent semblant de rester détendus, en buvant, en se droguant, ou en un fumant un gros cigare. Tyr se dirigea lentement vers une fenêtre. Un enfant lui apporta un cigare et ses jumelles. En se tournant vers lui, il le remercia et lui dit à voix basse :

— Va. Tu es libre. On ne te fera plus jamais revenir ici, fais-moi confiance, mon grand. Allez ! Va-t'en vite, maintenant.

Tyr observait maintenant la Place de l'Univers. Il vit tous ces gens qui traversaient dans les deux sens, les vaisseaux s'arrêtant en chemin pour en ramasser un certain nombre, ou pour déployer leurs immenses bras robotisés et se saisir des

cadavres gisant au sol. Une femme chargée des victuailles qu'elle venait juste d'acheter poursuivait son pauvre fils subitement devenu fou, mais la Sûreté le rattrapa pour l'embarquer immédiatement dans un vaisseau. La femme implora à genoux, se traînant derrière l'un des agents de la Sûreté qui finit par utiliser sa matraque pour qu'elle lâche prise. Elle chuta et se retrouva allongée sur le dos avec tous ses colis éparpillés autour d'elle et sa tête maculée de sang. Les yeux noyés de larmes, les mouvements de sa bouche semblaient lancer des appels au secours vers le ciel, vers un ange improbable qui pourrait lui rendre son fils et les soustraire à l'enfer. Sa tête faillit être heurtée par un autre enfant qui fuyait lui aussi, tandis que des adultes l'enjambaient sans même la regarder. En tirant sur leurs cigares, Tyr et Inti l'observaient d'un œil étonné et attentif à sa résistance. Puis en se tournant pour regagner un fauteuil, Inti dit à Tyr :

— Bah, soit elle ne s'en sort pas, soit ils vont l'emmener elle aussi, Dieu sait où ? Allez, viens, viens t'asseoir et boire un coup.

Mais Tyr fut comme rendu sourd aux propos d'Inti par ce qu'il voyait. À l'aide de ses jumelles, il eut un gros plan du visage de la femme rouée de coups, avec ses joues baignées de sang et de larmes et marquées par la fatigue. Il fut profondément attristé par son expression mélancolique et désespérée. Personne ne vint la secourir. Comme elle restait allongée, le regard dans le vide, d'autres agents s'approchèrent d'elle et l'emmenèrent sans résistance dans un autre vaisseau en la traînant comme un sac par le haut de ses vêtements. Il déplaça ensuite son regard vers un endroit proche de la sortie du building du haut duquel il observait la